

Passer et chanter à gué

Je suis arrivée à A Coruña l'après-midi du 7 avril 2022, venu de Porto. Un petit quiproquo linguistique a marqué ma deuxième rencontre avec Xulio¹, poète galicien très doux et précis. Cette fois-ci, on n'allait pas faire un entretien comme la dernière fois, et donc il n'y aurait pas de caméras ou de micro entre nous. On ne serait que tous les deux en promenade le long de ce bout de terre entouré d'océan. J'avais visité A Coruña, La Corogne, pour la première fois, à l'âge de six ans avec mes parents.

Au téléphone, j'avais dit à Xulio : « Chego à 16h à Rodoviária² », mais Xúlio s'est rendu à la gare de trains qui ne se trouve pas très loin. Il n'avait pas compris le mot portugais « rodoviária », qui n'existe pas dans la langue galicienne, ayant compris, à la place, le mot « ferroviária », un paronyme.

Quelquefois, le galicien et le portugais divergent et cela provoque des situations quelque peu compliquées et drôles. Il faut que vous sachiez que ces deux langues ont partagé le même chemin au Moyen-âge : elles ont constitué une seule langue – le galaïco-portugais, langue des troubadours ibériques. Aujourd'hui, leur proximité, quelque fois apparente, nous fait plonger dans une douce confusion qui semble éloigner et rapprocher les gens des deux rives. C'est un mouvement historique qui s'empare de nous ; un mouvement à la fois de ressemblance et dissemblance linguistique et culturelle. J'ajouterais même que cette confusion semble être diluée dans le *fleuve-frontière* qu'on traverse – le Minho ou le Miño. C'est peut-être dans l'eau !

Quant aux gens – qu'ils soient portugais ou galiciens – ne cessent pas de le *passer à gué* grâce à leurs parlers, à leurs unions culturelles et amoureuses. Ils contredisent la séparation. Ils savent que c'est une affaire d'attirance, car on est, ici, sous l'effet d'un filtre ancien et très puissant !

À chaque fois que je *passe à gué* et j'arrive en Galice (souvent je traverse à pied par le pont qui nous amène à Tui, l'autre côté de Valença), je suis toujours très nerveux à l'idée de me mettre à parler le galicien, langue si similaire à la mienne. Similaire mais très différente. En arrivant, je tente de garder toujours à l'esprit cette dualité subtile au moment de m'adresser à l'Autre de l'autre rive. Et ce sentiment de frontière s'avère souvent source de frustration, en empêchant en moi toute sorte de naturel : d'un coup, je me mets à parler une langue de mélange, comme s'il fallait quitter ma langue devenue soudainement incompréhensible. En Galice, je me sens *fóra* et *fora*, et, quelquefois *dentro* et *dentro*. Ma mère, quand elle croise la frontière, se met aussi à parler avec un accent étrange qu'elle ne peut pas arrêter. Le portugais, le sien, bifurque, remonte dans le temps, change de goût et devient un peu fou, inventif, et donc très marrant. On dirait qu'il est secoué par l'autre, son double ! Tout cela est, peut-être, une conséquence du désir profond, enraciné en nous, de retourner à une branche commune. Mais comment ? Il me semble que ce mouvement de frontière est une tentative d'amour.

Revenons à la presqu'île :

A Coruña est une ville particulière, car c'est une péninsule dans la péninsule où la mer nous guette tout le temps. Dans le bus, je me disais : « Diogo, n'oublie pas de filmer cette fois-ci « l'adro dos silencios », la place des silences. Il s'agit, en fait, de la place la plus haute de la ville

¹ Xulio López Valcarcél (Lugo, 1953)

² « Gare routière »

historique, et elle raconte, par sa fontaine ornée, les exploits d'une dame aimée par le peuple galicien, Maria Pita : femme vaillante qui s'est battue contre l'armée anglaise lors du siège de la ville en 1589. Cette place m'a renvoyé immédiatement à la figure de l'oiseau *mut*, muet, que l'on peut trouver dans quelques chansons d'amour des troubadours occitans. Ça faisait un an que j'avais commencé la lecture des poésies des troubadours dans une place publique de Marseille, la Halle Puget, qui, au contraire de la place galicienne, était beaucoup plus bruyante. La *canço* occitane est aujourd'hui, pour moi, un espace silencieux, car c'est difficile à y pénétrer. L'oiseau, porte-parole, et donc transmetteur de la poésie, devient silencieux si les conditions de l'amour n'y sont pas. Nous, que lisons ces poésies médiévales, sommes aussi en silence, car l'espace d'amour, ciselé par ces poètes, est difficile à être saisi par nos grilles, par notre temps et par notre langage. Un son muet flotte ainsi dans notre air. Il touche les deux côtés : la rive de celui qui écrit et l'autre rive – celle où se trouve le lecteur, le public. Comment briser le silence à la frontière ? Entre Portugais et Galiciens, ce silence, qui est, peut-être, le silence propre aux échanges intimes entre eux depuis toujours, se brise doucement. Passer à gué est, pour moi, faire un bruit : c'est l'acte de parler, ou, si l'on veut utiliser le lexique des troubadours, c'est l'acte de chanter :

«Cantarte hei Galicia

Teus dulces cantares

Qu'así mo pediron

Na beira do mare.³

Cantarte hei Galicia

Ma lingua gallega

Consolo dos males

Alivio das penas.»

Le chant circule maintenant dans la tête grâce aux mots doux de Rosalía de Castro, la grande poétesse. Ils évoquent une nouvelle place, désormais à Porto : a *praça da Galizxa*, place de Galice où son buste repose. Porto, ma maison et A Coruña, ma destinée se trouvent *na beira do mare, à beira do mar*, au bord de la même mer qui tisse le lien familial : parenté par l'océan, parenté par les langues.

Revenons à la presque-île :

Xulio et moi, nous avons pris le bus numéro 5, car il voulait me montrer l'étendue de la côte. A Coruña est une sorte énorme tête, entourée d'une chevelure infinie, l'océan. Depuis la fenêtre je voyais le déroulé de cette ville qui a pour élément de référence le plus vieux phare roman en marche – la tour d'Hercule. Xulio m'a montré d'autres éléments, tels que des piscines, des quartiers populaires, des ports de plaisances, un ancien casino, les *bow-windows* blanches qui font briller les immeubles, un énorme dôme qui sert à stoker la poudre de charbon, et une statue de l'écrivain Álvaro Cunqueiro dont le titre d'une œuvre à lui « Xente de aquí e de acolá », (Les gens d'ici et de là-bas), m'était resté gravé dans l'esprit.

³ p.55, chant 1, IV in Rosalía de Castro, *Cantares Gallegos*, Vigo, éd. Galaxia, 2008. Traduction libre : « Je te chanterai Galice/Tes chants doux/C'est ce qu'ils m'ont demandé/Au bord de la mer/ Je te chanterai Galice/Ma langue galicienne/Consolation des maux/Soulagement des peines. »

Après une vingtaine de minutes de voyage en bus, nous sommes descendus *Place de Pontevedra* et à partir de là, nous avons commencé notre promenade le long de la côte, vers Arteixo, à la recherche d'une ville sauvage aux ravins collés à l'océan. Le temps était frais, le ciel était très transparent et les montagnes vertes. Xulio me chantait les noms galiciens des plantes que l'on voyait du haut de la promenade, et à un moment, je lui ai dit : « Ah ce sont des genêts, et il m'a dit « Non, c'est du *toxó*⁴ »

Sur les touffes de *toxó*, plante qui avait envahi doucement la côte atlantique et ses remparts obliques depuis quelques années, on voyait les oiseaux qui frôlaient la mer. Xulio me les montrait du doigt avec son regard aimable et rigoureux. Je me disais tout bas à moi-même : « *Vaiamos, vaiamos, vaiamos, ver, mirar estas passáros que inundam a costa do seus cantares* ». Mes mots et ceux de Xulio se prolongeait par la *canso* de Fernando Esquio, troubadour, qui au Moyen-âge, chantait ses poésies pas loin de l'endroit où nous étions, sur la côte de Ferrol. Dans sa chanson, « *Vaiamos, irmana, vaiamos dormir*⁵ » il demande aux chasseurs de ne pas tuer les oiseaux qui chantent.

La promenade s'est finie vers 17h par un détail important : Xulio m'a fait voir des strates géologiques qui parsemaient notre chemin de promenade. C'étaient des bouts de temps, des couches de terre enserrés par des clôtures en verre, installées de peur que les visiteurs s'y prennent à elles. Ces strates l'ont poussé à me raconter l'histoire d'une nouvelle qu'il avait écrite sur l'endroit où nous nous retrouvions : il s'agissait de la découverte par un enfant d'un tunnel merveilleux, qui reliait l'intérieur de la terre à l'intérieur de la mer. Le trou, le lieu de passage, se retrouvait, curieusement, juste en-dessous de nous, en bas des ravins.

Diogo Maia

Décembre 2022

Note biographique :

Diogo Maia (1991) est un poète d'expression française basé à Marseille. Actuellement, il prépare une thèse recherche-crédation autour de la lyrique des troubadours intitulé : *Le Gué-savoir : carnet de voyage en forme de tenson contemporaine : exploration d'un territoire poétique de la Galice à la Provence.*

Tel: +33(0)7 74 95 32 87

Mail : dmoreira@gmail.com

⁴ « Ajonc d'Europe », *Ulex europaeus*

⁵ cf., chanson de femme (cantiga de amigo), *Vaiamos, irmana, vaiamos dormir*, Fernando Esquio.

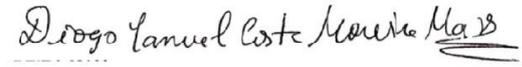
Lien : <https://cantigas.fcsh.unl.pt/cantiga.asp?cdcant=1327&pv=sim>

Diogo Maia

« Passer et chanter à gué »

Je soussigné, Diogo Maia, suis d'accord pour une éventuelle publication du texte « Passer et chanter à gué » au sein d'un projet éditoriale mené par l'équipe de *jeudidesmots*.

Fait à Marseille, le 5 décembre

Handwritten signature of Diogo Maia in cursive script, with a horizontal line underneath the name.

Diogo Maia